

Émilie

ou L'éveil de
la sensualité

Claire Dossou



MERCURE  GALANT

ÉMILIE OU L'ÉVEIL DE LA SENSUALITÉ

Claire Dossou

ÉMILIE
OU L'ÉVEIL
DE LA SENSUALITÉ

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

« L'amour ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès. »

CH. DE LACLOS,
Les Liaisons dangereuses

Chapitre I

Un violent vent d'est, annonçant l'automne, balayait en cette fin du mois d'août le quai de la gare d'Avignon TGV. Il avait apporté avec lui son habituelle cohorte de nuages et le mont Ventoux, qui avait été pendant toutes ces vacances estivales le géant tutélaire vers lequel nos regards finissaient toujours par se tourner, au moins pour prévoir le temps, disparaissait dans les nuées. Je rentrais à Paris; Béatrice m'avait conduite à la gare; elle prolongeait quelque peu ses vacances en haute Provence.

— Je ressens tristesse et appréhension à me séparer de toi, même momentanément, me dit-elle, après tout ce que nous avons vécu en commun durant ce mois d'août si riche en révélations sensuelles. Je crois que l'arrivée de Benjamin parmi nous nous a prodigieusement transformées et qu'il faut que nous mettions ces quelques semaines de séparation à profit pour faire le point sur notre relation et le cours nouveau qu'elle devra nécessairement prendre. Tu sais que je te suis très attachée, mais Benjamin nous a fait découvrir des plaisirs auxquels nous n'aurons peut-être pas envie de renoncer. Il convient que nous y réfléchissions, au calme, pour que notre liaison s'enrichisse de tout ce que ces vacances ont révélé à propos de notre sensualité.

J'avais la gorge serrée, je ne pus que répondre :

— Essaye de rentrer le plus tôt possible.

Et nous nous sommes étreintes fougueusement, comme pour conjurer les possibles difficultés que nous aurions à affronter.

Rentrée à Paris, je décidai de mettre à profit ces semaines de solitude pour faire le récit de ces événements qui avaient tant bouleversé ma sensualité. Mais Béatrice était dans l'erreur en pensant que tout avait commencé en ce mois d'août. À vrai dire, cela remontait à un an, avec l'arrivée chez moi de Benjamin jeune homme alors âgé de seize ans. Il m'avait entraînée — avec ma totale coopération — dans des dévergondages que je considérais jusqu'alors impensables, voire honteux chez une honnête femme.

J'entreprends aussi ce récit pour comprendre le profond bouleversement qui m'a affectée alors que j'étais réputée sage et pondérée, et analyser les cheminements qui ont réveillé ma sensualité, au point d'adopter des comportements de bachante dont je pensais qu'ils n'existaient que dans l'imagination des auteurs de romans érotiques.

Si l'on veut pleinement mesurer l'effet qu'eut, dans mon quotidien paisible et réglé, cette irruption de la sensualité ardente et son expression dans un libertinage débridé, il faut que je précise ce qu'avait été ma vie jusqu'à la rencontre de Benjamin. J'avais été une jeune fille de la bonne bourgeoisie, élevée dans l'innocence et avec une certaine sévérité, arrivée vierge au mariage, n'ayant guère apprécié les avances libertines de mon mari plus âgé. Des relations routinières, dénuées pour moi de toute révélation du plaisir, s'étaient rapidement instaurées entre nous. Je m'accommodais parfaitement de ne pas connaître, avec mon mari, ces transports voluptueux que

certaines de mes amies prétendaient trouver avec des amants et je n'étais pas loin de penser qu'elles exagéraient les plaisirs éprouvés pour se rendre intéressantes. Ma féminité était assoupie, je n'avais aucune envie de la réveiller. Je me rendis rapidement compte que mon mari recherchait ailleurs des agréments qu'il ne trouvait pas dans son foyer, mais cela ne me touchait pas, dans la mesure où il agissait sans provocations et préservait devant nos relations l'apparence d'une entente sans nuages. Bien entendu, une de ses amantes, un peu plus avisée et intéressée que les autres, sut l'engager à demander le divorce. Nous n'avions pas d'enfants, mon mari m'était indifférent, l'arrangement financier proposé pour prix de la séparation était convenable, j'acceptais sans déplaisir le divorce. Je me retrouvais donc, à un peu plus de trente ans, dans cette situation qui me paraissait, ainsi qu'à nombre de mes amies, tout à fait enviable : libre de mes mouvements, logée dans un bel appartement parisien, à proximité du carrefour Sèvres-Babylone, donné par mes parents lors de leur départ à la retraite. J'avais un emploi à mi-temps chez un éditeur réputé où je préparais certains comités de lecture et contribuais à un premier filtrage des manuscrits. Ce travail satisfaisait mon goût pour tout ce qui touchait à la production littéraire et me laissait une grande liberté. J'avais en outre décroché, grâce à mes études de lettres, des vacances d'assistante dans un établissement universitaire. J'avais donc les moyens de mener, sans ostentation, la vie que je souhaitais : concerts, représentations théâtrales et visites d'expositions, lecture, maintien de la forme physique par des séances de gymnastique en salle ou en piscine et des séances de massage, départ en week-end à l'invitation d'amis ou de ma propre initiative pour des destinations réputées pour leur

calme, la beauté des paysages offerts et leur authenticité. Je trouvais toujours un ou une amie pour m'accompagner ce qui faisait que je n'éprouvais que très rarement un sentiment de solitude. Bien entendu, parmi mes relations masculines, celles qui m'imaginaient disponible ne manquaient pas de me faire la cour et d'essayer de m'attirer dans leur lit. Ces hommes finissaient en général par abandonner leurs manœuvres devant mon désintérêt. Nombre d'entre eux sont devenus de très bons amis avec qui j'ai plaisir à sortir. Mes amies affirment qu'elles n'ont jamais rencontré une femme aussi entourée d'hommes que moi et qui pourtant semble ne rien leur accorder. Je ne prétends pas avoir mené pendant dix ans une vie d'abstinence absolue, comme une nonne. J'ai eu quelques amants occasionnels, à qui je cédaï plus par curiosité et par amusement devant leur détermination, que par réel désir de faire l'amour. Je choisissais de ne m'abandonner que dans les bras d'hommes virils, beaux, plus âgés que moi, distingués, pouvant faire, du fait de leur éducation ou de leur culture, des compagnons agréables pour les quelques moments que nous passerions ensemble hors du lit. Je me savais une femme séduisante; mes amies qui se désolaient de me voir sans homme ne cessaient de me dire que c'était offenser Diane chasseresse que demeurer ainsi sans amant. Ceux très rares à qui j'accordais les derniers dons servaient aussi, par leur qualité et leur empressement, à me rassurer sur mon pouvoir de séduction. Je les quittais toujours déçue, les éblouissements de la chair dont se vantaient mes amies n'étaient décidément pas faits pour moi. Au mieux je goûtais la tendresse et l'inventivité des caresses de mes amants, ce qui n'était pas rien, mais pas suffisant non plus pour me transformer en une adepte de la poursuite

de plaisirs effrénés. Aussi mes amants furent-ils rares, ne le restèrent-ils que peu de temps, presque toujours pris en dehors de mon cercle amical et jamais affichés. Cette détermination apparente à mener une vie sans hommes donna à penser que j'avais peut-être une préférence pour les femmes, ce qui n'était pas totalement faux. On se démena beaucoup dans mon entourage pour essayer d'identifier l'heureuse élue avec qui j'étais supposée partager ces étreintes sexuelles. En vain! et pourtant elle faisait partie de notre cercle amical le plus étroit; mais nous, femmes, savons préserver nos secrets! Ces soupçons firent renoncer ceux de mes amis masculins qui n'avaient pas encore totalement abandonné l'espoir de lier leur vie à la mienne. J'en acquis même auprès d'eux un prestige supplémentaire, celui d'une femme vouée à une vocation singulière, dépositaire de dons exceptionnels, car chacun sait quelle fascination exerce sur l'imaginaire masculin le culte de Sapho. Sans la venue de Benjamin chez moi, le cours des choses aurait sans doute continué comme avant, jusqu'à ma vieillesse.

Une amie d'enfance, plus âgée que moi, qui résidait depuis de longues années à Montpellier m'avait sollicitée pour trouver un logement pour un de ses fils, brillant élève qui devait poursuivre ses études dans une hypokhâgne d'un grand lycée parisien. Je lui avais répondu que je pouvais l'héberger chez moi, dans une chambre située en bout de mon appartement, cette pièce disposant de commodités indépendantes, et que la disposition des lieux permettrait une cohabitation avec le minimum de contraintes pour l'un et l'autre. Mon travail d'assistante à l'université me faisait apprécier la fréquentation des étudiants, et je trouvais agréable la perspective d'avoir fréquemment des contacts et des discussions avec un jeune homme que sa mère me décrivait comme très doué et cultivé.

Quelques semaines avant la rentrée, le jeune homme, Benjamin, vint se présenter pour voir la chambre qu'il allait occuper pendant l'année scolaire. Visiblement il fut très étonné de se trouver en présence d'une femme d'apparence aussi jeune. J'ignore quel portrait de moi lui avait fait sa mère, probablement celui d'une femme austère et rangée, et la surprise n'en était que plus grande. Il est vrai que j'étais assez élégante en ce matin de fin d'été : j'étais allée chez mon coiffeur la veille, je portais un tailleur en lin orange qui s'harmonisait avec ma blondeur, sur un tee-shirt couleur bronze qui révélait une gorge opulente, bien moulée par un soutien-gorge corbeille, des sandales à hauts talons qui me faisaient de belles jambes sous une jupe qui s'arrêtait un peu au-dessus des genoux et une démarche de vedette de cinéma montant les marches du Palais des festivals à Cannes. Benjamin rougissait en me parlant avec cette gaucherie si charmante chez les très jeunes gens qui ne savent pas encore quel comportement adopter en présence d'une féminité trop éclatante et qui ne peut que solliciter leur sensualité bouillonnante, mais dont l'épanouissement de la maturité leur rappelle aussi leur mère et l'interdit qui lui est attaché. Je jouissais de son trouble et anticipais déjà les occasions de marivaudage que notre cohabitation fournirait. Je n'envisageais pas une seconde, alors, que nos rapports puissent dépasser cette complicité attentive et un peu protectrice qui lie par exemple une sœur aînée à un jeune frère un peu chien fou. Il est vrai que le garçon était d'une beauté stupéfiante : grand, blond de cette nuance très pâle décolorée par l'eau de mer et le soleil, les cheveux courts légèrement bouclés sur le front, de magnifiques yeux bleus abrités par des cils étonnement longs pour un garçon, le visage hâlé par les séjours sur les plages du Languedoc, des traits enfan-

tins un peu boudeurs, à la manière des anges de Filippo Lippi, des lèvres gourmandes, un corps bien bâti à la musculature que l'on devinait développée et harmonieuse sous les légers vêtements d'été. Il n'était donc pas si différent, sinon par l'âge et l'expérience, du type d'hommes parmi lesquels je choisisais mes rares amants. Mais il y avait en lui cette timidité, cette hésitation qui était bien la marque de son extrême jeunesse encore inexpérimentée, et qui me faisait davantage penser, avec regret, au fils que je n'avais pas eu, qu'à un possible amant.

Nous fîmes le tour de l'appartement, du moins des pièces où il aurait épisodiquement accès : la cuisine pour y prendre son petit déjeuner, le salon pour y regarder éventuellement quelques émissions de télévision. Bien entendu je ne lui montrai aucune des pièces de mon domaine intime : ma chambre, ma salle de bains, mon bureau bibliothèque. Dans le salon il remarqua la présence d'un piano demi-queue. Il me demanda si j'en jouais et s'il pourrait s'y exercer de temps en temps. Je répondis par l'affirmative et lui proposai même de jouer des pièces à quatre mains, du Schubert par exemple, si l'idée lui plaisait. À vrai dire ma proposition était un peu perverse car je ne connais aucune autre activité humaine, à l'exception du ski alpin encordé sur glacier, où la connivence entre partenaires soit aussi nécessaire que dans le piano à quatre mains — j'oubliais l'amour, mais cet oubli est révélateur de mon état d'esprit d'alors.

Nous nous sommes séparés après avoir pris rendez-vous pour la rentrée des classes préparatoires, quelques semaines plus tard, assez contents l'un de l'autre me semblait-il, lui sans doute satisfait de se retrouver dans un cadre de vie

qui ne serait pas trop éloigné de son cocon familial et moi envisageant avec bonne humeur de retrouver épisodiquement la compagnie d'un jeune homme intelligent et bien élevé. J'étais loin d'imaginer les conséquences qu'aurait cette rencontre.

Chapitre II

Pendant les deux premières semaines du séjour de Benjamin chez moi, nos rapports furent quelque peu contraints. Il craignait de m'importuner, tout en étant très désireux de m'approcher et de faire plus ample connaissance. Je voyais bien que cette première échappée hors du milieu familial le désarçonnait car il devait apprendre à régler sa conduite vis-à-vis d'une étrangère qui l'impressionnait. En sa présence, je veillais à être toujours dans une tenue irréprochable, sans aucune familiarité dans mon comportement. La première rencontre de la journée avait lieu le matin, au petit déjeuner. Comme ses cours commençaient à huit heures, il était en train d'achever son petit déjeuner lorsque j'arrivais à la cuisine, en robe de chambre bien fermée. Je lui fis remarquer qu'il était assez ridicule de prendre son café en solitaire, à dix minutes l'un de l'autre, et qu'il serait sûrement plus agréable pour chacun de le prendre en tête à tête autour d'une table convenablement dressée la veille au soir. Nos horaires étant identiques trois jours par semaine, nous avons instauré cette pratique du petit déjeuner commun. Dès lors, à cette rencontre matinale, Benjamin commença à se détendre, à me parler de son lycée, de ses études, à me questionner — ô avec

beaucoup de prudence — sur mes activités et même à me parler de mode féminine, domaine dans lequel il me paraissait avoir un goût assez sûr. Je compris assez rapidement que mettre la conversation sur ce sujet était pour lui un moyen détourné d'évoquer cette féminité si séduisante qu'il côtoyait de très près quotidiennement. Il m'apparaissait par sa timidité comme un jeune garçon plus proche de ma génération que de la sienne.

Un matin qu'il partait plus tard à son lycée, il me croisa dans le couloir, toute maquillée, dans un tailleur aux teintes automnales que j'affectionne et il me complimenta en souriant sur mon élégance. Je l'en remerciai et lui répondis, pour bien marquer notre différence d'âge, que nous ne jouions pas dans la même cour : le passage des années nous contraignait, nous les femmes, à être plus exigeantes quant au choix de nos tenues et aux soins apportés à notre corps. Il m'assura en rougissant qu'aucune de ses petites amies ne pouvait rivaliser avec mon élégance et mon charme et qu'un homme devait ressentir une grande fierté à m'avoir à son bras. Je ne relevai pas, sinon par un éclat de rire. L'essentiel venait d'être dit puisque Benjamin ne s'interdisait plus de me considérer comme désirable et me le faisait savoir. Toute ma journée fut éclairée par ce compliment.

La pratique du piano fut une autre occasion de rapprochement. Une fin d'après-midi, je travaillais *les Scènes d'enfants* de Robert Schumann. Benjamin, qui étudiait dans sa chambre en sortit, poussa la porte du salon et me demanda la permission de rester à m'écouter. Je l'accordai bien volontiers, m'excusant de ma piètre exécution, mais il m'en complimenta. Je doutais de sa sincérité aussi je l'invitai à prendre ma place au clavier et à jouer quelque chose. Il fouilla dans

mes partitions, prit *les Scènes de la forêt*, toujours de Robert Schumann, et joua bien mieux que moi *les Scènes d'enfants*. Je l'en félicitai très sincèrement, une discussion intéressante en résulta sur les grands pianistes et leurs techniques. Nous ne pouvions en rester là, je l'invitai à dîner dans ma petite salle à manger, plutôt que de le laisser courir comme à l'ordinaire au restaurant universitaire. Ce fut un dîner charmant, presque un tête à tête d'amoureux, au moins d'amoureux du piano, avec une bonne bouteille de vin et un flambeau à quatre bougies allumé sur la table. La conversation tourna autour des interprétations pianistiques : nous venions de découvrir que nous étions tous deux de fidèles adeptes du festival de piano de La Roque-d'Anthéron. Ce soir-là je portais une robe assez habillée, bleu nuit, au tissu brillant, avec une ample jupe en corolle s'arrêtant au genou, et un corsage ajusté au large décolleté bateau qui mettait en valeur ma gorge et mes épaules nues. Benjamin apprécia. C'était, dit-il, une parure qui donnait un charme incomparable aux femmes pianistes et j'avais, ajouta-t-il en rougissant, des épaules aussi belles que celles de Claudia Cardinale dans la scène du grand bal du *Guépard*, de Visconti. Le compliment me toucha. Était-ce l'effet du vin, décidément mon pensionnaire s'enhardissait. Alors que nous prenions congé l'un de l'autre, il esquissa un geste vers moi, comme s'il voulait poser un bras sur mes épaules, mais il n'acheva pas son mouvement et sa main effleura mon cou. J'en fus tout électrisée.

Ce geste me laissa songeuse quelque temps avant de m'endormir. Pourquoi ne pas me laisser courtiser par ce beau jeune homme ? Il correspondait à mon type de beauté masculine et il était en outre, vu sa gaucherie, sûrement très ignorant de la façon de se comporter avec une femme. Il serait

délicieux de l'instruire sur ce plan-là. La perspective d'un tel jeu m'excitait, beaucoup plus que les anciennes conquêtes de mes amants. Je décidai donc de lui faire du charme, de ne pas être farouche, et, s'il hésitait trop longtemps à s'enhardir, de l'inciter à sauter le pas par des gestes sans équivoque. Il serait alors temps pour moi de prendre les choses en main et de conduire notre relation à ma guise.

À partir de ce jour-là, l'attention que je portais à Benjamin se modifia. Lorsque j'observais mon locataire à la dérobee, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer, sous son léger pull, son beau torse d'athlète aux pectoraux bien développés, à la ligne des épaules harmonieuse, d'une grâce presque féminine et cependant puissante et virile. Sans que j'en fus alors consciente, la beauté et l'élégance juvénile de Benjamin associées à son évidente virilité réconciliaient en une seule personne mes goûts pour la sensualité des formes féminines et ceux que je pouvais avoir très épisodiquement pour les hommes virils. Insensiblement, je me mis à l'imaginer dans des situations où il se substituait aux amants qui m'avaient le moins déçue.

Après notre première soirée musicale, j'avais proposé à Benjamin de la réitérer tous les quinze jours et de la terminer par un dîner où il serait mon invité. Il avait accepté avec une joie visible, mais je ne pus faire la part, dans cette satisfaction évidente, de ce qui était dû à l'accès à mon piano en mon absence et de ce qui résultait du tête-à-tête ainsi institué. Je dois dire ici qu'il était toujours d'une discrétion exemplaire. Un jour cependant, rentrant plus tôt que prévu de mon travail, je le trouvai au salon en train de travailler une sonate de Mozart. Il s'arrêta aussitôt, en me priant de l'excuser, et

j'échouai à l'engager à poursuivre. Cette timidité ne faisait pas mon affaire même si elle était charmante. Je décidai donc de ne pas attendre notre rendez-vous de quinzaine et de fixer notre rencontre musicale au vendredi suivant. Il sortait d'ordinaire ce soir-là avec ses condisciples du lycée ; on verrait bien s'il ferait le choix des copains ou du piano avec moi. Il choisit le piano.

Pendant toute la semaine qui précéda le rendez-vous, la personne de Benjamin, sa beauté et sa prestance de jeune homme, occupa mon esprit. Lors de nos rencontres matinales, j'eus beaucoup de mal à me comporter avec le même naturel et la même indifférence qu'auparavant. La nuit qui précéda notre rencontre du vendredi, je fis un rêve érotique, ce qui était très rare chez moi. Benjamin s'y montrait un amant insatiable et j'accueillais ses transports avec délices, tout en l'encourageant à piller mon corps de toutes les manières découvertes précédemment avec mes amants (je ne savais pas alors que c'était là un répertoire singulièrement limité par comparaison avec celui qui serait le nôtre quelques mois plus tard). C'était une manifestation éloquente du désir que j'avais désormais de Benjamin.

Ce vendredi-là, en prévision de notre soirée, j'allai en début d'après-midi chez mon coiffeur pour qu'il réalise avec mes cheveux courts et blonds cette coupe qui ressemblait à celle d'Ingrid Bergman dans *Jeanne d'Arc* ou de Jean Seberg dans *À bout de souffle*, de Godard, et qui allait si bien avec mon grand front, mes traits réguliers et mon cou élancé. Rentrée chez moi, je pris un bain moussant pour me détendre, calmer ma fébrilité qui croissait à l'approche du rendez-vous et adoucir ma peau. Je le complétais par une application minutieuse de crème pour le corps et la

vaporisation d'un parfum capiteux, aux aisselles, entre les seins, au creux des reins et sur ma toison. En contemplant ma nudité dans la glace de la salle de bains, je jugeai que la fourrure, d'un beau blond vénitien, qui garnissait mon pubis était un peu trop abondante, même si dans le passé mes amants avaient trouvé cet ornement excitant et m'en avaient fait compliment. Je décidai donc de tailler ce buisson de manière à le laisser assez exubérant sur le haut du pubis mais étroitement taillé à proximité de ma fente. À l'issue de ces préparatifs l'image que me renvoya le miroir était celle d'une très belle femme, encore jeune, aux formes voluptueuses, assez proches de celles de Marthe, la compagne de Bonnard, si souvent peinte à sa toilette. J'étais assez satisfaite de mes charmes. Ceux qui me liront vont sans doute penser que de tels soins apportés à mon corps étaient la preuve évidente d'une préméditation quant à mes intentions de séduire Benjamin!

Comme lingerie, je choisis de porter une tenue en dentelle noire très ouvragée et très ajourée, d'une marque réputée pour ses modèles libertins. L'ensemble était composé d'un soutien-gorge dos nu, d'une culotte boxer qui emboîtait magnifiquement mes fesses en imprimant sur leur blancheur le lacs compliqué, comparable à celui d'un tatouage très élaboré, d'une dentelle précieuse et d'un porte-jarretelles auquel j'accrochai des bas noirs d'une extrême finesse. Je choisis une robe habillée que je mettais pour aller au spectacle, elle me donnerait cette allure de pianiste que Benjamin appréciait. Elle était noire et longue, en crêpe très fluide épousant avec rigueur et élégance les courbes de mon corps, fendue assez haut sur le côté. Le bustier découvrait largement les épaules et le dos; il était maintenu par un large bandeau

Achévé d'imprimer
par CPI Firmin Didot, en avril 2009
Dépôt légal : avril 2009
Numéro d'imprimeur : 94573

ISBN 978-2-7152-2913-6/Imprimé en France

167702



Émilie ou L'éveil de la sensualité Claire Dossou

Cette édition électronique du livre
Émilie ou L'éveil de la sensualité de Claire Dossou
a été réalisée le 19 novembre 2012
par les Éditions du Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715229136 - Numéro d'édition : 167702).
Code Sodis : N54994 - ISBN : 9782715233966
Numéro d'édition : 250559.